

Prologue

Requiem

Orcadie, Pickering, Connecticut, Atna, Bulgares de la Volga, Taïns, Kaningo, Minnanos, le sumérien, le phrygien, le burgonde, le temple de Salomon, les poissons des océans, *L'Embouchure de la Tamise* de William Turner, Tchernobyl, la flèche de Notre-Dame de Paris... Lacs, peuples, langues, architectures, espèces, villes, œuvres d'art : *Requiem*, de Romeo Castellucci, réunit sur scène les êtres et les choses disparues¹. À la fois arche et tombeau, cette mise en scène spectaculaire du *Requiem* de Mozart marque le retour d'une ambition cosmique au théâtre, le désir d'embrasser le tout du monde, de réunir les vivants et les morts en une liste qui échappe à toute exhaustivité. Projeté au lointain, l'« Atlas des extinctions », tel que le nomme Castellucci, égrène la litanie des choses et des êtres éteints en un livre du monde paradoxal, où se donne à lire non ce qui est, mais ce qui fut. Les mots inscrits sont les fantômes des choses disparues, leur trace et leur mémoire. Car il s'agit bien de retenir ce qui peut l'être. Retenir, c'est-à-dire se remémorer, mais aussi garder, conserver, préserver, avant qu'ils ne disparaissent, les êtres du monde dans leur infinie pluralité. Castellucci refuse de séparer les êtres de la nature et les choses de l'esprit, les

1. Spectacle créé en 2019 à Aix-en-Provence, mise en scène et scénographie Romeo Castellucci, direction musicale Raphaël Pichon, Festival international d'art lyrique d'Aix-en-Provence.

lieux construits par la main de l'homme et ceux produits par les forces telluriques. La mort et la disparition rapprochent les êtres vivants et les choses, les œuvres d'art et les paysages terrestres, les villes, les religions, les langues et les lacs, en un cabinet de curiosités purement textuel : les choses ne sont plus, restent les signes. La mise en scène laisse entrevoir le sens d'une disparition radicale : extinction de l'odeur de l'herbe, de la soif, de la poussière, des grillons dans la nuit, du vent, de l'eau, extinction du moi, extinction du mot « moi », extinction de la musique – jusqu'à l'engloutissement de l'œuvre même et du lieu de la représentation. Dans l'image finale, la scène bascule et disparaît.

Pourtant le spectacle est un débordement de vie, un mouvement continu de danses, de rituels, de chants et de couleurs – une célébration de la prodigalité du vivant sur fond de destruction continue. Ces danses convoquent et évoquent forces de la nature, autres vivants, cycles géologiques, phénomènes météorologiques, catastrophes et bouleversements du monde. Car le théâtre sait faire cela : donner à voir simultanément la destruction et les puissances d'animation du vivant.

Lieu à la fois précisément architecturé et infiniment plastique, la scène possède un pouvoir heuristique remarquable : un pouvoir d'organisation du réel, donc d'interprétation et de modélisation, un pouvoir d'agencement des êtres, mais aussi un pouvoir d'expérimentation et de reconfiguration. Car elle est simultanément lieu physique et lieu de fiction. Sur scène, dans un lieu construit de toutes pièces ou imaginé, se distribuent, s'agencent et se négocient les forces du monde. C'est un des espaces où peuvent se représenter à elles-mêmes une société, une époque, une vision du monde – une cosmologie. Cette puissance cognitive et modélisatrice du théâtre en fait un lieu de réflexion et d'expérimentation à même d'interroger notre présent marqué par la transformation de notre regard sur la Terre, mais aussi un outil historiographique – une pratique autant qu'un objet de recherche. Tel est le point de départ de ce livre : avec le regard de

l'historienne autant que de la metteure en scène, prendre les théâtres du monde (au sens large d'architectures intellectuelles et matérielles) comme sites d'observation – comme témoins des transformations du rapport à la nature à l'aube de la modernité.